L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 11 septembre 1912.

Thermomètre de E. Claude, Opticien, Successeur de E. & L. Claude, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

Fahrenheit	Hier	Ici
Moyenne du matin	80	24
Midi	92	30
3 h. M.	92	30
6 h. M.	92	30

La Convention des Sucres.

Dès que le gouvernement de la Grande-Bretagne eut déclaré qu'à partir du 1er septembre 1913 il se retirait de la Convention internationale des sucres, on s'est demandé quelle influence cette décision exercerait sur l'avenir de cette convention. Au début, il fut difficile d'avoir des renseignements sûrs, ce qui explique les nouvelles contradictoires qui ont couru à ce sujet.

Maintenant, on est fixé. La retraite de la Grande-Bretagne n'aura nullement pour conséquence d'empêcher l'entrée en vigueur de la prolongation de la convention jusqu'au 1er septembre 1918, puisque tous les Etats signataires, à une seule exception près, l'Italie, ont ratifié la prolongation.

La décision prise par la Grande-Bretagne n'a surpris personne dans les milieux officiels ; elle était attendue. L'attitude que l'Angleterre a prise dans la dernière conférence, au sujet de la fixation du contingent russe, ne pouvait laisser aucun doute à ce propos. Le sucre russe étant meilleur marché, la Grande-Bretagne veut être libre d'en importer une quantité plus grande que celle que la conférence voulait lui accorder. Quant au reste, ainsi qu'il l'a déjà déclaré, le gouvernement britannique suivra les règles établies par la convention.

L'Italie n'a pas ratifié, dans le délai fixé, la prolongation de la convention et elle est considérée comme démissionnaire : si elle veut faire partie de la convention, elle devra demander à y être admise de nouveau. L'Italie n'est pas satisfaite non plus des résultats de la dernière conférence. Grâce à son système de primes d'encouragement pour la production sucrière, elle a développé cette production de manière à dépasser ses besoins ; elle doit donc se procurer un débouché à l'étranger et elle a demandé à avoir un contingent d'exportation, tout en maintenant son système de primes. Comme ce dernier est en opposition avec les principes de la convention la demande a été repoussée. Cet Etat commence à ressentir les fâcheuses conséquences du système qu'il a introduit, et qui l'amènera suivant toute probalité à une crise.

L'Italie produit déjà actuellement la presque totalité du sucre nécessaire à sa consommation intérieure ; son importation est très limitée, son exportation est nulle : sa démission ne pourra certainement pas avoir les mêmes conséquences, loin de là, que la retraite de la Grande-Bretagne, le plus fort consommateur de sucre et le meilleur client parmi les Etats signataires de la convention.

Une pression exercée par les colonies anglaises, adonnées à la production de la canne à sucre, peut éventuellement suffire pour amener un nouveau revirement dans les milieux officiels britanniques. Il est encore possible et même probable que la Grande-Bretagne et l'Italie fassent plus tard des démarches pour être réadmises dans la convention, et que les Etats intéressés, en faisant des concessions aient à faciliter cette réadmission.

Le plus vieil étudiant du Monde.

C'est incontestablement l'ancien farmer Robert A. Schawlington, qui vient de se faire immatriculer à l'Ecole supérieure d'agriculture de Pittsburg, après avoir atteint l'âge respectable de 85 ans. Ce vieillard, qui se propose de recommencer sa vie, peut s'enorgueillir d'un passé des plus mouvementés. Etant né le 27 février 1828 à Kensington, il se sauva de la maison paternelle pour s'engager comme mousse. A 21 ans, il cherche de l'or en Californie. Au bout d'un an, il a déjà ramassé une fortune et il retourne en Angleterre pour retrouver ses vieux parents. Mais, comme pendant son absence ils sont morts tous les deux, le jeune homme se décide à retourner en Amérique avec l'intention de s'y adonner à l'agriculture. En route, le vaisseau sur lequel il avait pris passage tombe aux mains des pirates qui lui enlèvent tout son avoir, mais le séduisent par leurs excellentes façons. Tenté par l'existence aventureuse, il se joint à ses spoliateurs et se fait lui-même pirate. Pendant quatre ans il navigue ainsi jusqu'à ce qu'une frégate anglaise qui donne la chassé à son bateau le coule à fond. Grièvement blessé, il est fait prisonnier et condamné à être pendu.

Schawlington, cependant, ne désespérait pas. Il avait confiance en sa bonne étoile. La femme d'un quartier-maître s'éprend de lui et lui facilite la fuite. Pendant de nombreuses années, il est chauffeur à bord d'un paquebot, puis il cherche encore de l'or, cette fois en Australie. Il prend part à la guerre de sécession et s'établit enfin comme fermier en 1864 et se marie. Veuf, sans enfants, le voici après près de cinquante ans d'une vie paisible qui commence de nouveau à s'ennuyer. Il a vendu ses fermes et, assis sur les bancs de l'école, aux côtés des jeunes étudiants de Pittsburg, il se prépare à compléter son éducation. Quand il aura terminé ses études et conquis ses grades, Schwanlington a l'intention d'aller défricher des terres dans les Etats de l'Ouest.

Un Monument à Massenet.

Les élèves de l'illustre musicien ont eu, au lendemain de la mort du maître qu'ils chérissaient, l'idée pieuse, et toute naturelle, d'ériger un monument à sa mémoire.

Voici l'appel qu'ils viennent d'adresser à tous les musiciens, à tous les amis de la musique :

Selon le vœu du grand disparu, les obsèques de Massenet ont eu lieu dans la plus stricte intimité. Les dernières psalmodies rituelles ont été égrenées dans l'humble cimetière, en présence de la famille et de quelques amis et disciples. La volonté du mort a été respectée, et cet hommage suprême était bien dû à celui qui consacra à l'art une existence de labeur.

Il convient aujourd'hui de lui rendre publiquement un éclatant hommage, de le glorifier dans le marbre ou dans le bronze. Massenet fut notre initiateur bienfaisant. Après Gounod, après Bizet, il continua la grande lignée française. D'autres nous auront offert leur superbe exemple; lui a ajouté à son exemple son incomparable enseignement.

Et nous demandons à tous ceux qui l'ont aimé, à tous ceux qui l'admirent, à tous ceux qui lui sont redevables d'émotions inoubliables, de se joindre à nous pour célébrer son génie et son art et lui-même, et avec lui, la musique française.

L'œuvre de Massenet est une des étapes les plus caractéristiques de l'évolution de l'art musical français. En glorifiant Massenet, on rendra non seulement un hommage nécessaire au maître qui a enrichi son pays d'œuvres immortelles, mais encore on signifiera au monde qu'il est une musique française, non point une musique en formation, au berceau, cherchant sa voie, comme disait quelque jour un compositeur étranger, mais en plein épanouissement, et si diverse qu'elle résume, en quelque sorte, toutes les faces du caractère national.

Soyons fiers de nos génies ! N'attendons pas que nous viennent de l'étranger des exemples de vénération et ne nous attardons pas dans les méditations habituelles !

Sous les frondaisons du Cours-la-Reine—où Manon rêve encore—l'ombre de Massenet attend.... Elevons vite une stèle de marbre, afin qu'elle puisse s'y accouder bientôt.

Les élèves de Massenet.

Au comité, par qui vient d'être prise, avec l'autorisation de la famille, l'initiative de cette souscription, s'ajoutera un comité d'honneur qui sera constitué dès la rentrée. Mais les souscriptions peuvent être envoyées dès maintenant au "Ménestrel", où elles seront centralisées.

Si tous ceux qui ont dû à ce très grand et délicieux maître une joie, une jolie émotion d'art apportaient là la plus modeste offrande, quelle fortune recueillie en quelques jours ! Mais que les élèves de Massenet soient sans inquiétude. Le succès de leur souscription est sûr, et la mémoire de leur maître sera célébrée bientôt comme elle doit l'être.

Celui-là, vraiment, vaut le marbre.

Un bain dangereux.

Il faut encourager les familles nombreuses, autant qu'il dépend de nous, bien entendu. Mais l'excès en tout est un défaut. Qu'on lise plutôt la petite histoire ci-contre :

Les époux D... quittaient, il y a une quinzaine de jours, leur appartement du boulevard des Batignolles et partaient en villégiature. Ils confiaient la garde de leur logis à leur bonne, nommée Amélie Rollet, âgée de trente-deux ans. Demeurée seule, cette servante invita ses parents, paysans dans la Nièvre, à venir faire un séjour à Paris, et pratiquement elle leur offrit l'hospitalité chez ses maîtres. L'appartement comprenait d'ailleurs "tout le confort moderne" et la famille Rollet y fit un séjour agréable et douillet. La chose se gâta un matin, et bien par l'imprudence des locataires d'occasion. M. Rollet ne s'avisa-t-il point de vouloir prendre un bain ? Or les robinets avaient été serrés par les plombiers sur la demande de M. D...., dans la crainte d'accidents possibles. L'excellent paysan s'acharna à vouloir les ouvrir et n'y parvenant pas, il eut recours à un moyen prompt mais brutal. Il tenailla les conduites et laissa couler l'eau à flots. Pour ce qui est de couler, certes, elle coula. De sa vie, le père Rollet n'avait eu pareille cataracte sur l'épiderme. C'était quasiment un petit torrent; outre qu'une telle abondance de liquide ne lui seyait que médiocrement, elle ne convenait point non plus à l'appartement. Ce fut un déluge dans la maison. L'eau coula dans les escaliers, jusqu'aux étages inférieurs. On dut appeler les pompiers qui fermèrent le compteur à eau.

M. D... fut avisé télégraphiquement. Il est rentré en hâte et a chassé sa bonne et les parents de cette dernière. Mais il habite céans un appartement bien humide.

Dieu récompense un verre d'eau donné en son nom. Mais un bain dépasse la mesure, et il n'est pas dit que celui-ci fut donné aussi pieusement. M. D... a dû maudire copieusement sa servante et sa trop nombreuse famille.

Les Anglais deviennent bruns.

C'est au cours du dernier congrès eugénique que l'on s'est aperçu de cette transformation.

Le professeur Whetham a fait à ce sujet une communication dans laquelle il constate que la race anglaise devient petite, brune, émotive et nerveuse.

Cette affirmation est confirmée par les dépositions de nombreux spécialistes consultés. Un vieux photographe a déclaré que, alors qu'autrefois 60-0|0 de ses clientes étaient blondes, aujourd'hui 80 0|0 sont brunes. Elles possèdent tous les caractères qu'on attribue aux races méridionales." Ces Anglaises sont inexactes. Elles sont incapables de rester immobiles. Elles parlent beaucoup. Elles tressaillent au moindre bruit.

Un sergent recruteur a confirmé que 85 0|0 des engagés volontaires étaient bruns.

Quand je disais que l' Eugénie" allait nous révéler des choses extraordinaires. En voilà bien une. — Nous demandons que cette étude soit poursuivie, qu'on recherche où peuvent bien s'en aller les Anglais blonds, et, aussi, combien de nègres, qui sont les rois du brun foncé, manifestent une tendance à blanchir.

On assure que le prochain Congrès des Eugènes se tiendra à Marseille. Comment les recevra Marius ? On fremit à la pensée des hyperboles qui verront le jour entre Tarascon et la Méditerranée.

La production laitière et les machines à traire.

On a cherché, par des expériences, à déterminer exactement quelle économie il était possible de réaliser par l'emploi des appareils à traire et quel était le prix de revient de la traite.

De ces expériences il résulte qu'un vacher, habitué, peut traire en six minutes une vache donnant 14 litres de lait par jour, soit dix-huit à vingt bêtes en deux heures, temps que l'opération ne peut raisonnablement dépasser. Les machines à succion opèrent en 8 minutes à 8' 30", et les machines à pression en 12' environ.

Cette lenteur n'est pas, à proprement parler, un inconvénient, le lait étant, en grande partie, produit pendant la traite, sous l'influence de l'excitation glandulaire due au massage du pis et chacun sait que la capacité de celui-ci est bien inférieure au volume de lait obtenu à chaque mulsion. Les machines à succion peuvent traire deux vaches à la fois ; les machines à pression sont forcément simples, mais un seul vacher peut en surveiller un plus grand nombre.

Un seul homme peut conduire deux appareils à succion doubles, égoutter les quatre vaches pendant le fonctionnement sur quatre nouvelles bêtes, et arriver en pratique, à traire trente vaches en deux heures. Il peut conduire aisément quatre machines à pression et traire également trente-six laitières en deux heures.

Il y a une économie de 50 0|0 de main d'œuvre à pratiquer la traite mécanique et l'avantage apparaît comme considérable si l'on remarque que le travail manuel restant nécessaire est beaucoup plus facile à exécuter, moins pénible, plus agréable et peut être confié à des personnes n'ayant pas forcément une grande habitude de la mulsion et, en cas de nécessité, à un employé quelconque.

Quant au prix de revient des produits obtenus avec ces instruments perfectionnés, il n'est malheureusement pas sensiblement différent de celui du lait obtenu par les procédés habituels. C'est que l'économie de main-d'œuvre est largement compensée par l'amortissement et l'entretien du matériel coûteux qu'il faut mettre en œuvre ; c'est-à-dire par l'organisation mécanique, si je puis m'exprimer ainsi, de l'exploitation des vaches laitières. Ces intéressantes machines ne peuvent encore convenir qu'aux grandes vacheries. Espérons, cependant, que l'usage de l'électricité, qui tend à se répandre de plus en plus dans les campagnes et une meilleure construction de ces appareils, les rendront plus pratiques dans un avenir prochain.

Almanach Romand

De tous les calendriers qui font chaque année leur apparition à cette époque, l' "Almanach Romand," publié par MM. Stämpfli & Cie à Berne, est un de ceux que nous voyons arriver avec le plus de plaisir, car il est à la fois utile, intéressant et amusant

Cette année-ci, il est particulièrement riche. Deux grandes nouvelles, un récit humoristique et quantité d'anecdotes feront les délices de tous ceux qui, dans un almanach, cherchent avant tout la distraction. Les amateurs d'histoire liront avec plaisir plusieurs articles et chroniques écrits à leur intention. Quant aux commerçants et cultivateurs ils y trouveront quantité de renseignements exacts et utiles dont ils pourront faire leur profit. Les illustrations sont comme toujours belles et nombreuses. Nous attirons surtout l'attention sur les deux jolis tableaux militaires en couleur qui peuvent être facilement détachés et encadrés.

L' "Almanach Romand" sera certainement le bienvenu dans toutes les familles.

Mot de la fin.

De la " Vie Parisienne" :

Pourboire princier.

M. Forain, sortant du Vaudeville sous une pluie battante, cherchait en vain un fiacre, tous les cochers passaient sans s'arrêter. Enfin il avise l'un d'eux et se précipitant il s'écrie :

—Cocher, cent mille francs et la Légion d'honneur si vous me prenez ! Le cocher narquois répondit : —Et ta sœur ?

Et M. Forain héroïquement ajouta :

—Ma sœur aussi !

THEATRE CRESCENT

Malgré la chaleur oppressive qui depuis une semaine s'est abattue sur la Nouvelle Orléans, le théâtre Crescent est toujours rempli, à la matinée d'hier il y avait foule pour entendre "The Common Law".

Cette intéressante pièce tirée du roman de Robert W. Chambers est admirablement rendue par la troupe qui occupe cette semaine la scène du Crescent.

La semaine prochaine on donnera "The Old Homestead" de Denman Thompson avec la même troupe qui l'a interprété pour la première fois il y a 27 ans à l'exception de M. Thompson qui est mort.

La contrebande des Chinois.

San Francisco, 11 septembre—Louis Fat, propriétaire d'un bazar, ainsi que ses deux employés, Ah Yet et Chinn Man, ont été arrêtés aujourd'hui par les officiers fédéraux pour acte de contrebande aux Etats-Unis et au Mexique. On estime que plus de 100 Chinois sont entrés dans le pays par leur intermédiaire

Congrès des Banquiers Américains

Detroit, 11 septembre—La convention nationale des banquiers s'est réunie ce matin ici. Un des premiers orateurs du jour a été M. George M. Reynold, de Chicago, qui a discuté "The Money Trust Inquiry"

Le succès des caisses postales d'épargnes a été passé en revue par M. Théodore L. Weed. M. Weed a déclaré que le système des caisses d'épargne, loin de faire concurrence aux organisations financières, les seconde en encourageant à l'épargne quantité de personnes qui n'avaient jamais songé jusqu'ici à réaliser des économies.

M. Sol. Wexler, de la Nouvelle-Orléans a discuté longuement le fonctionnement des Chambres de Compensation.

M. Solomon Wexler a été choisi pour représenter le Sud dans un comité qui est chargé de réviser la constitution de l'Association des Banquiers Américains.

L'association nationale des surintendants de banques d'Etat a terminé aujourd'hui son travail en choisissant St. Paul pour la réunion de 1913. Il a été décidé que dans l'avenir, cette association ne se réunirait pas avec l'association des banquiers américains.

A la fin de la séance M. B. M. Scamman de Colorado, N. M. a été élu président et M. B. L. Gill, de Austin, Texas, second vice-président.

COLOMBIE

Carthagène, 11 septembre—Le gouvernement Colombien a ordonné aux autorités de cette ville d'arrêter Miguel de la Espriella, ex-caissier de la douane de Colon, qui avait filé de cette dernière ville il y a une dizaine de jours, en laissant dans sa caisse un déficit de 300,000 dollars.

Espriella s'était réfugié à Carthagène, où il espérait ne pas être inquiété en raison de la rupture des relations diplomatiques des deux pays.

On croit qu'il sera jugé en Colombie et non pas extradé.

VENTES RECENTES AU BUREAU D'ALIENATIONS.

William Chapman à Frank Fink, portion, Esplanade, Bayou Road, Roman et Prieur, $5,000

Edward W. Burgess à Paul H. Tourres et épouse, Emma Powder, Bouny et Allix, $465

Abe A. Freed à Veuve Harrison H. Lyons, lot, Remparts, Bourgogne, Toulouse et St Louis $6850.

Adrien P. J. Ségaste à Joséphine Anglade, son épouse, 15 lots, London, Trésor, Nouvelle Orléans et Benefit, donation en paiement pour $4000.

Mme Aimée T. Gognet à Ideal Savings and Homestead Assn., terrain, Gentilly Road, Bayou Road, Grande Route St John, Crète et Lepage, $1,500.

L'acquéreur au vendeur, même terrain, $1,500.

Louis N. Perrault à Wilmer H. Shields et Eugène Darcourt, autorisation de vendre une parcelle de terrain, sur le côté droit du Chemin de Gentilly pour $2,500

Joseph Silvestre et al. à Guiseppe Cleal, terrain, Orléans, St Pierre, Rocheblave et Tonti, $50

Mlle Geneviève Betat à la N. O. Brewing Co., portion, Annonciation, Neuvième, Harmony et Chippewa, $2,500.

Blaise Fum et épouse à Hylka Land Co., terrain, Derbigny, Marigny, Claiborne et Mandeville, $50

Mlle Alice Guerin à Edward B. Ducasse et als, terrain, Ursulines, Oak, Septième et White, $4,000.

Mme Daniel J. Chevalley à Tontonia Loan & Building Co., terrain, Alexander, Iberville, Bienville et Hennessey, $3,000.

L'acquéreur à Mme Henry Hugo, même propriété, $3,000.

Feuilleton

—DU—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 91 Commencé le 28 mai 1912

LE

Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

TROISIÈME PARTIE

(Suite.)

Cela ne lui donnait qu'un bien maigre résultat, les rideaux ayant été tirés en dedans : il distinguait, simplement, le marmaze des voiturettes, des verres ; c'est tout ce qui parvenait à son oreille, et à ses yeux rien du tout.

Il allait se retirer, tout dépité, quand il découvrit qu'un avait été moins prudent sur la façade latérale : il y avait là une fenêtre, dont les rideaux avaient été laissés écartés ; et, par les fentes de la jalousie, il parvint, morceau à morceau, à apercevoir assez complètement l'intérieur.

Intérieur charmant.... familial.... Maman Morel épanouie, en face de son époux, le restaurateur de tableaux, le véritable, amaigri, l'air assez maladif encore, celui qui, évidemment, s'était présenté, ce matin chez le maharajah.... Et, de chaque côté des époux, deux groupes : Lucie et Stanislas ... Fernande et son oncle Pierre Moreau.

Et tous, bouche bée, écoutaient celui-ci : car lui seul, à peu près, parlait, racontait, évidemment les événements de la journée !...

—Et mon fils peut accepter cela !....

Mais Gévolski se refusait encore à douter, à se poser, de l'affection de Stanislas, Pierre Moreau, comme avec le docteur Dubreuil, ne devait dire que la part de vérité qu'il voulait laisser connaître aux autres..... Sans cela, les traits de Stanislas n'eussent pas trahi un tel contentement.

—En tout cas, mon petit bonhomme ! grommelait Gevolski, on s'expliquera, nous deux !....

Mais seulement quand ce triomphateur, qui devait se croire si sûr de lui-même, serait entre ses griffes !

Lorsque Gévolski vit apparaître les liqueurs, et que les jeunes filles apportèrent le pot à tabac et les pipes, il se retira.

Il avait certainement une bonne heure devant lui. Il alla s'assurer que son chauffeur avait bien dîné et se tenait bien à sa disposition dans une ruelle avoisinant l'église. Puis il revint prendre son poste dans le bosquet.

On était si radieux, dans la maison, que bientôt des accords retentissaient ; il reconnut la manière de jouer de Stanislas.

—Pauvre petit imbécile ! ... répéta-t-il plusieurs fois : n'avoir pas d'autre idéal....

Lui, son fils !

Une heure environ s'écoula ; puis Gévolski devina sûrement les préparatifs de départ. Enfin la porte se rouvrait.... on s'embrassait dans le couloir.... Fernande venait s'assurer à la grille qu'il n'y avait personne dans les environs.

Et Pierre Moreau partait, en tenant Stanislas sous le bras.

Edairé par une première expérience, Gévolski s'était tapi dans le recoin le plus touffu du bosquet. C'est de là qu'il entendit les quelques phrases échangées entre Stanislas et Pierre Moreau :

—Oh ! mon ami !.... s'écriait Stanislas, avec sa charmante sincérité : comme j'ai besoin que vous m'affirmiez encore que vous n'éprouvez pour mon père que la plus loyale sympathie !.... et comme il me tarde que vous l'ayez vu !.... que vous lui ayez déclaré vous même que vous vous considérez comme coupable, en quelque sorte, à son égard !.. J'admets fort bien les raisons qui vous ont fait agir à vous seul !.... il fallait sauver lord Cateley ; il n'y avait pas, évidemment, un jour à perdre !.... Mais si vous aviez quelque raison de vous méfier des autres médecins et du docteur Dubreuil.... comme il eût été naturel, au contraire, de vous adresser à à mon père.... secrètement .... à mon père, qui est la générosité même ! et qui eût pris sous sa responsabilité le remède que vous vouliez administrer, sans que ayez besoin de démasquer votre personnalité !.... En quelle atroce situation vous vous êtes mis maintenant !....

—Mon petit, répondait Pierre Moreau : l'essentiel était de sauver un homme !.... c'est toujours le premier devoir d'un médecin .... Qu'importe s'il en résulte ensuite quelques embêtements pour lui !....

—Il n'est pas possible, hélas ! quand la justice va être avisée, qu'elle ne vous demande pas compte du passé !

—Le docteur Dubreuil me défendra !.... et lord Cateley !

—Et mon père, surtout, mon bon ami !.... C'est en vous confiant à lui, dès demain matin, en vous en remettant à sa bonté, à sa tendresse pour moi.... à ses hautes relations.... que vous rachèterez le tort que vous avez contracté envers lui !.... Je suis tout prêt, d'ailleurs, soit à lui annoncer votre visite, soit à vous ménager une entrevue, si vous redoutez de vous présenter chez lui ?

Oh, mon petit ! fit Pierre Moreau, avec une gogenardise dont Gévolski seul pouvait comprendre le sens : c'est mon affaire !....

Puis, d'un ton paletin :

—Ne faites donc rien par vous-même !.... On va rentrer, bien tranquillement, chacun chez soi .... J'ai encore des incidents d'autrefois à me remémorer.... à établir, même, par écrit..... J'ai à traiter, pour le docteur Dubreuil, un mémoire sur mes observations en Afrique.... C'est ensuite seulement que je demanderai une entrevue à votre père. Et c'est de cette entrevue que dépendra votre bonheur !.... Je suis tout prêt à me sacrifier, à disparaître de France s'il le faut .... à me faire complètement oublier.... Mais il me faut le consentement de votre papa à votre mariage avec ma charmante nièce Lucie, qui n'est plus aujourd'hui, une petite demoiselle sans dot : non seulement son papa devient riche, par les travaux considérables dont on le charge, mais, moi aussi, j'ai trouvé la source de la bonne galette : mes affaires, pendant que je m'en occupais si peu, prospéraient étonnamment : cette chose très vulgaire qui s'appelle de l'huile de foie de morue, peut produire des bénéfices considérables avec une publicité comme je sais la mener .... Votre père n'aura donc plus d'objection raisonnable à présenter à votre mariage.... que moi ! Et si je consens à ne plus exister, du moins officiellement, votre papa sera vaincu.... c'est-à-dire convaincu par moi !.... Et, de toutes ces dernières aventures, il ne restera qu'un cauchemar.... assez nébuleux.... et la paix entre nous tous, à laquelle on arrive toujours, malgré tout, quand on a un peu de persévérance...

—Je ne veux pas que vous vous sacrifiiez, mon ami !.... Vous êtes trop heureux à Paris, au milieu de nous, pour que j'accepte qu'on vous en exile encore !.... Aussi, malgré votre volonté, je ferai connaître demain à mon père !....

—Tonnerre !.... je vous ordonne, de toute mon autorité de futur oncle, presque de futur beau-père, de vous tenir coi !.... C'est à moi seul d'agir !

En prononçant ces mots, Pierre Moreau avait eu le geste le plus énergique, qui s'était dessiné sur le ciel ; car les deux hommes touchaient la lisière du bosquet.

—C'est que.... c'est que.... objectait encore Stanislas d'un ton certainement ennuyé : j'ai la sensation que vous ne me dites pas... que vous ne m'avez jamais tout dit !.... Vous mentez tout !.... Nous sommes comme des pantins entre vos mains.... Et je devine qu'il y a des choses.... des choses !

—Zut, mon petit !.... répondit gaiement Pierre Moreau : assez là-dessus !.... Les ai-je oui ou non, bien ou mal menées, toutes les choses ?..... N'ai-je pas découvert, quand toute la police était impuissante, l'asile où, sous prétexte de le soigner, on tenait mon frère prisonnier... presque martyr ? Ne l'ai-je pas ensuite décoré à toutes les recherches ?.... Ne l'ai-je pas ramené dans sa famille, sans que personne ait rien compris à son aventure ?.... Ne me suis-je pas introduit dans cette maison du maharajah, où j'ai presque la puissance, aussi, de dicter ma volonté ?....

—Et où vous avez trouvé, aussi, mon père !.... Cela j'en ai un véritable remords !

—Eh ! mon cher, je n'ai agi que pour son bien, comme pour le vôtre !.....

—Mais !.....

—Encore !.....

—Je ne puis vous exprimer à quel point, mon bon ami, je suis désemparé par ce seul fait que le père de ma fiancée était enfermé .... prisonnier comme vous dites .... dans une maison de santé, dont le directeur, justement, est